

**Martine Menès**

## **L'illusion du consentement « éclairé \* »**

En quoi l'appel constant au consentement éclairé, dispositif « pervers/puritan » comme le nomme le philosophe Dany Robert-Dufour, participe-t-il de la négation de l'inconscient ?

Il est de plus en plus difficile d'échapper à cette demande du social considérée dans le discours courant comme « moralement correcte ». Ainsi, un médecin spécialisé demande le consentement de son patient pour payer un supplément d'honoraires pour une consultation qui, en cas de refus, n'aura pas lieu, ou ailleurs dans un délai conséquent ; un directeur d'hôpital de jour demande l'accord pour son admission à un garçon de tout juste 7 ans, autiste ; un employeur demande à ses subordonnés la participation, facultative, à une évaluation dont dépend la survie de l'établissement. Ceci n'est qu'un bref florilège.

Il y a, à l'évidence, une contradiction interne dans la « morale » que cette demande prétend respecter, d'où l'appellation empruntée à notre collègue philosophe. L'escroquerie se situe tant au niveau social, humain, qu'au niveau psychique.

Résumons. Pour ce qui est de la forme : l'interlocuteur est supposé avoir une alternative, ce qui n'est pas toujours le cas. La dimension des conditions socioculturelles, économiquement ou symboliquement faibles, est totalement laissée de côté. De plus, les effets transférentiels générateurs de pouvoir sont volontairement, du moins je le suppose sinon il s'agit d'une coupable méconnaissance, ignorés. L'asymétrie de la relation (je reprends mon florilège : médecin-malade, adulte responsable-enfant égaré, employeur-employé...) n'est pas prise en compte. Chacun est supposé à la même place, ce

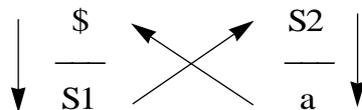
\* Après-midi du pôle Paris IDF Champagne nord, « Psychanalyse et institutions. Quel protocole pour l'inconscient ? », septembre 2008.

qui a pour effet d'abraser les différences, y compris de génération. Autrement dit, d'attaquer un des fondements du symbolique, qui se construit dans la transmission des interdits structurants de l'inceste et du parricide.

Sur le fond : en quoi s'agit-il de consentement ? Certes, dans chaque cas la personne concernée a été minutieusement informée du contexte, des conditions, des conséquences de sa décision. Cette démarche repose sur l'illusion (volontaire ?) d'une intercommunication sans équivoque, sans risque d'erreur, d'interprétation, ni d'ambivalence, dans laquelle il est possible de contrôler exactement ce que l'on transmet, ce qui est reçu (l'interlocuteur est supposé comprendre le message tel qu'il est formulé). Autrement dit, l'échange est considéré comme l'envoi d'un message d'un ordinateur vers un ordinateur, ignorant les limites de l'impossible. L'instance moiïque de surface est seule appelée à répondre à ces modernes chants des sirènes, sans tenir compte de la division qui s'entend pourtant dans les formules qui anticipent parfois ledit consentement : « Si ce n'était que moi, je... »

À qui s'adresse donc la demande du consentement ? À l'individu libéral supposé libre, en particulier libre de tout mouvement de l'inconscient. Autonome, comportemental, cognitiviste et... réaliste. Elle vise essentiellement à obtenir de lui une soumission librement consentie.

L'appel au consentement éclairé s'inscrit dans le discours du capitaliste, déduit du discours du maître par inversion de la partie gauche du mathème, et que Lacan décrit précisément dans sa conférence à l'université de Milan le 12 mai 1972 <sup>1</sup>.



En suivant le sens des flèches dans l'écriture de ce discours, on voit que le sujet de l'inconscient n'y est pas déduit de l'inter/dit, de l'intervalle entre deux signifiants. Il se fait représenter par un seul

1. J. Lacan, *En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978.

signifiant, S1. Par ailleurs, il se trouve en connexion directe avec l'objet *a*, rabattu à sa dimension de plus-de-jouir susceptible de combler le manque à être. Lacan précise que le propre de ce discours est d'exclure la castration. La barrière de l'impossible qui inscrit la place du manque entre celle de la production (*a*) et celle de la vérité (S1) est court-circuitée ; ce discours tourne en rond dans la satisfaction permanente, ce qui en fait un pseudo-lien social. C'est bien ce que l'illusion d'une possibilité de consentement éclairé illustre.

« Je n'ai pas demandé à vivre. » Bientôt, ce reproche intemporel (rappelons-nous sa forme implicite chez Œdipe : « Mieux aurait valu ne pas naître ») ne va-t-il pas valoir à des parents un procès pour abus de confiance ? Il y a déjà aux États-Unis des mineurs qui demandent à « divorcer » de leurs géniteurs, autrement dit qui ne consentent pas à avoir les parents qu'ils ont. En somme, la société est mise en demeure, voire propose, d'entériner un fantasme, celui du « roman familial », qui consiste à « récupérer » les parents absolus et gratifiants d'avant l'Œdipe, en termes lacaniens qui consiste à nier le manque de l'Autre (A barré), donc à éviter la castration.

Il y a cependant un consentement qui est une condition nécessaire à l'apparition du sujet de l'inconscient. Il s'agit d'un premier temps de la subjectivité, désigné par Freud comme la *Bejahung*, et qu'il décrit dans le texte sur la *Verneinung*<sup>2</sup>, la dénégation. Le sujet y apparaît en tant que résultat d'une construction logique : la *Bejahung*, l'affirmation primordiale qui consiste à dire oui à l'ordre symbolique du discours qui fait la spécificité de l'humain. Seul l'humain ment, contrairement à l'ordinateur, preuve d'un usage métaphorique des mots bien au-delà de ce qu'ils désignent. Il peut donc dire oui, consentir, tout en pensant non. Freud attire l'attention sur la valeur du consentement dans l'article de 1937, « Constructions dans l'analyse<sup>3</sup> ». Les seules possibilités d'évaluer dans le cadre d'une cure l'assentiment ou le refus d'un patient à une construction relèvent exclusivement du matériel inconscient produit dans sa cure, dépendant de ce consentement initial aux signifiants qui le représentent.

2. S. Freud, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, p. 135-139.

3. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes, op. cit.*, p. 269-281.

Bref rappel : la *Bejahung* se fait sur le mode d'incorporation. Au premier temps, celui d'un narcissisme originaire, l'être se satisfait autoérotiquement. Le monde est indistinct, le pouce ou le sein sont sans distinction bouts, morceaux réels de l'*infans* qui flotte dans la toute-puissance et dans une jouissance béate. Mais cela ne peut pas durer, car l'extérieur s'impose, ne serait-ce que pour la satisfaction des besoins. Le noyau du sujet se constitue en incorporant ce qui est source d'apaisement des tensions (premier temps : jugement d'attribution) qui ne vaut, n'existe (deuxième temps : jugement d'existence) qu'en fonction de ce qui est rejeté. Les racines du fantasme s'implantent dans cet écart entre expérience réalisée et expérience hallucinée.

Lacan ajoute à ce qui est rejeté ce qui est perdu. En effet, la *Bejahung* est une affirmation primordiale qui consiste à consentir à entrer dans la chaîne signifiante, mais au prix d'une perte de jouissance – car la satisfaction n'est plus jamais à la hauteur –, d'une perte d'être – car les mots échouent à recouvrir tout le réel du vivant.

L'aliénation fondamentale aux signifiants de l'Autre anticipe et rend possible le seul consentement qui compte pour le sujet : accepter le manque dans l'Autre et par retour le sien propre, ce que les psychanalystes nomment depuis Freud : la castration.

L'opération met en lumière qu'un choix est toujours forcé. Lacan l'illustre avec la question : « La bourse ou la vie ? » Il est clair que l'avoir (phallique), qui donne la valeur du sens (la bourse), ne peut aller sans l'être (la vie). Tandis qu'elle, la vie, ne peut se mener qu'amputée d'une part d'avoir (la bourse).

Le discours capitaliste promet de remédier à cette amputation par l'objet de consommation, mais le sujet de l'inconscient ne s'en trouve pas pour autant soulagé de sa division. Car le gadget laisse à désirer et le désir est esclave d'une cause (objet) perdue. Cela laisse dans les interstices béants du discours capitaliste place pour le discours de l'analyste, auquel s'adressent de plus en plus les modernes sujets détrompés des promesses d'un présent radieux qui n'attendrait que leur consentement pour les combler.

Encore faut-il ne pas céder sur l'offre psychanalytique. L'avenir de la psychanalyse dépend de la capacité des psychanalystes à ne pas psychologiser leur acte. Le champ institutionnel suppose un nouage

entre psychanalyse en intension, laquelle dépend de la fin de son analyse personnelle, et psychanalyse en extension, laquelle dépend de l'orientation soutenue par une politique des fins de l'analyse. C'est là qu'une École de psychanalyse peut participer à supporter le discours de l'analyste à travers le psychanalyste, toujours seul devant «l'horreur de son acte ».